

***La Presse de France*, 12 juillet 1945, n° 31, p. 18-19.**

Denis Marion : «Quelques scènes de *L'Espoir* – le film de Malraux».

En août 1936, deux jours après le soulèvement de Franco, André Malraux atterrissait sur le terrain d'aviation de Madrid. Il se mettait sur-le-champ en rapport avec les autorités républicaines. Celles-ci, qui ne disposaient ni d'un appareil, ni d'un pilote, le chargèrent d'organiser l'aviation. C'est ainsi que l'auteur de *La Condition humaine* devint le commandant de l'escadrille Espana, composée de volontaires étrangers, qui fut pendant plusieurs mois seule à s'opposer aux forces franquistes.

Blessé au cours d'un de ses vols, André Malraux dut quitter son poste. Il en profita pour écrire *L'Espoir* (1937), qui reste l'épopée de la guerre civile espagnole.

En 1938, le gouvernement républicain lui demanda de réaliser un film sur le même thème. A partir de juin 1938, André Malraux commença, dans Barcelone quotidiennement bombardée, les prises de vues qu'il n'interrompit qu'à la veille de l'entrée des troupes de Franco, en janvier 1939. A ce moment, les deux tiers du scénario original avaient été tournés.

Le négatif se trouvait en sûreté en France. Monté par Malraux lui-même, et sonorisé, il était prêt à être projeté quand la guerre éclata. Lors de l'occupation, il put être partiellement soustrait aux Allemands.

Le film *L'Espoir*¹ retrace quelques épisodes de la lutte menée par les républicains espagnols. L'action se déroule à la fin de 1937 quand les Franquistes occupaient la ville de Teruel qui formait un saillant dans les lignes républicaines.

Le film met en scène les différents éléments qui participaient à la lutte contre le fascisme :

1° l'armée républicaine espagnole n'apparaît qu'à un bref moment (sous la forme des avions de chasse qui mettent en fuite la chasse franquiste) : la partie du film qui

¹ Les distributeurs ont redonné au film le titre du roman, bien que celui-ci n'ait que quelques éléments communs avec le scénario. André Malraux avait baptisé le film *Sierra de Teruel*.

devait lui être consacrée n'a pu être tournée par suite de l'arrêt inopiné des prises de vues;

2° les volontaires étrangers qui combattaient aux côtés des Espagnols sont représentés par les aviateurs d'une escadrille : l'Italien Marcelino Rivelli, dont l'oraison funèbre est prononcée dans les premières images du film; le Belge Attignies, qui lui succède comme commissaire politique; l'Allemand Schreiner, ancien as de guerre, qui est devenu incapable de piloter, mais qui fait encore un bon mitrailleur; le Français Mercery, qui répond avec emphase «indépendant» quand on lui demande à quel parti politique il appartenait; Saïdi, venu d'Algérie pour qu'on ne croie pas que tous les Arabes sont comme les Maures à la solde de Franco, et aussi celui qui s'est engagé parce qu'il s'embêtait;

3° les partisans espagnols (appelés aussi guerilleros ou dynamiteros), qui se trouvaient à l'arrière des lignes franquistes. Ceux que nous voyons sont, au début du film, dans Teruel. Un agent de liaison vient dans la droguerie qui leur sert de lieu de rendez-vous et leur passe les consignes. Ce sont des militants syndicalistes aguerris au travail clandestin par les luttes menées autrefois sous la dictature et sous les gouvernements réactionnaires. Leur arme favorite est la dynamite;

4° les paysans espagnols. Ceux qui se trouvent dans la partie du territoire qui est toujours au pouvoir des républicains forment le gros des armées. Mais les enfants, les vieillards, les infirmes et les femmes sont restés dans les villages pour cultiver la terre et ce sont eux que nous verrons présider les Comités de Front Populaire et, dans l'épisode final, faire un cortège d'honneur aux aviateurs morts ou blessés.

Les paysans, dont les villages ont été occupés par les Franquistes, lorsqu'ils peuvent espérer une arrivée rapide des troupes républicaines, se révoltent contre l'oppression fasciste. Un de ces soulèvements locaux tient une grande place dans le scénario. D'autre part, un rôle de premier plan est celui du simple laboureur qui a repéré un champ d'aviation clandestin des Franquistes et qui veut aller porter lui-même aux Républicains le précieux renseignement.

De même qu'au théâtre, le public n'est pas admis aux répétitions, au cinéma les différents états du découpage et du dialogue ne sont pas publiés. André Malraux a, cependant, bien voulu nous autoriser à reproduire, à titre documentaire, les fragments suivants.

Voici d'abord la première séquence du film, donnée à titre d'exemple de découpage technique (pour lequel André Malraux fut assisté par Boris Peskine); selon l'usage, il est rédigé sur deux colonnes, la première pour l'image, la seconde pour le dialogue.

* * *

I Le cabaretier

Une rue de village.

Le paysan et le guide passent devant la porte d'un bistro et continuent leur chemin.

Le guide. — Non, faut aller au bistro. Parce que suppose qu'ils nous demandent : «Où vous allez ? Passé le village, on va aux lignes. Pas d'erreur.»

Le paysan. — On ne dit rien. On dit : «On s'est trompé.»

Le guide. — Se méfieront, nous garderont. Et les avions pendant ce temps-là ? Le bistro était à nous, il y a encore huit jours. C'est encore ouvert. On vient de passer devant.

(Ils reviennent sur leurs pas.)

Le paysan. — Qu'est-ce qui est convenu ?

Le guide. — Café anisette. Alors, «Du sucre, qu'il répond, y en aura bientôt».

Le paysan. — Bon.

(Intérieur du café : Le patron rince des verres, puis s'approche des deux nouveaux venus.)

Le guide. — Deux cafés.

Le paysan. — Y a pas de sucre.

Le guide. — Alors, deux cafés-anisette.

Le patron. — Ça va. (*Il s'éloigne.*)

Le paysan. — Il a pas dit : Y en aura bientôt.

Le guide. — Il a dit : ça va.

(*Le patron les sert.*)

Le guide. — On voudrait te parler.

Le patron. — Ça va. Je viens (*Bas.*) Armés ?

Le guide. — Un peu.

Le patron. — Le jardin est derrière.

(*Ils passent dans l'arrière-boutique où un gamin tient un chat sur les genoux. Le patron décroche un fusil au mur.*)

Le patron, au gamin. — Veux-tu laisser le chat tranquille.

(*Les trois hommes passent dans le jardin.*)

Le patron. — Alors ?

Le guide. — Où sont les lignes ?

Le patron. — Tu vois la rue d'où tu viens... Tu tournes d'abord à droite... Dis donc, tu viens de la part de qui ?

Le guide. — Pablo... de Linas.

Le patron. — Quand tu arrives au bout de la rue, tu tournes... et puis...

(*Le patron tire à bout portant dans le ventre du guide. Avant qu'il ait le temps de se retourner, le paysan poignarde dans le dos le cabaretier qui s'effondre.*)

II A l'escadrille

Le bureau du commandant. Le paysan est introduit.

Le commandant. — Merci d'être venu nous prévenir.

Le paysan. — Pas de quoi. Ce n'est ni pour toi ni pour moi.

Le commandant. — Où sont les avions ?

Le paysan. — Sont dans le bois. Dedans... Des coulées comme ici, la même chose. Mais plus profondes parce que c'est un vrai bois.

Le commandant. — Comment est le champ ?

Le paysan. — Le champ ? Là où ils s'envolent ?

Le commandant. — Oui.

Le paysan. — Pas comme ici.

Le commandant. — Plus étroit ?

Le paysan. — Pas large, mais les soldats travaillent dur. Vont l'agrandir.

Le commandant. — Quelle orientation ?

Le paysan. — Direction du vent de l'est.

Le commandant. — Alors le bois serait à l'ouest du champ. Tu es certain ?

Le paysan. — Tranquillement.

Le commandant. — Tu te souviens comment était le temps d'hier ?

Le paysan. — Nous, on disait qu'il allait pleuvoir.

Le commandant. — Ici aussi. Ils auront du mal à décoller. Combien d'avions ?

Le paysan. — Moi, tu comprends, j'en ai compté six petits. Y a aussi les copains qui se sont arrangés. Y sont pas d'accord. Au moins autant de gros qu'ils disent. Au moins. Peut-être plus.

Le commandant, montrant une carte de paysan et lui indiquant du doigt. — Linares... Puerto Veleto... Linas.

Le paysan. — après avoir vainement scruté la carte. Ce n'est pas mon affaire. Mais tu me prends dans ta machine et je te montre. Tout droit.

Le commandant. — Tu es déjà monté en avion ?

Le paysan. — Non.

Le commandant. — Tu n'auras pas peur ? (*Le paysan secoue la tête.*)

Le commandant. — Tu reconnaîtras le champ ?

Le paysan. — Il y a vingt-huit ans que j'habite le village. Tu me trouves la route de Saragosse et je te trouve le champ. Tranquillement.

Le commandant. — Bon, va dormir. Ce sera nécessaire.

(*Le paysan sort. Entre Attignies.*)

Le commandant. — Deux équipages pour ce soir.

Attignies. — Pour le premier avion. Munos comme premier pilote ?

Le commandant. — Oui.

Attignies. — Et pour l'autre, Marquez ? C'est sérieux, ce paysan envoyé par le quartier-général ?

Le commandant. — Il semble connaître leur champ clandestin.

Attignies. — C'est pour cette nuit ?

Le commandant. — J'espère. Téléphone à l'Air, à la Guerre, où tu pourras, et demande des bagnoles pour le départ de nuit. Il n'y a pas un seul phare ici.

Attignies. — Pourvu qu'ils en aient là-bas. (*A travers la porte, aux aviateurs dans la chambre voisine qui parlent bruyamment.*) Vos gueules, perroquets.

Le commandant. — Dis à Gardez de faire l'essai des nouveaux mitrailleurs et fais-toi remettre leurs carnets militaires.

Attignies. — Moi ?

Le commandant. — Tu remplaces Marcelino comme commissaire politique. Je l'annoncerai à la réunion de demain.

Attignies. — Vous savez qui je suis ? Mon père est un des chefs fascistes dans mon pays.

Le commandant. — Je le sais.

Attignies. — Alors, merci.

III Après la chute de l'avion (*Cette séquence n'a pas été tournée*)

Sommet d'une montagne, couvert de neige.

Des débris de l'avion sortent trois hommes : Gardez, blessé aux jambes, Pujol, le chapeau à plumes de travers sur la tête ensanglantée, Munoz, blessé d'une oreille à l'autre, le nez à moitié arraché.

Pujol. — Où qu'on est ? Chez eux ou chez nous ?

Gardez, apercevant un corps écrasé sous la tourelle. — La Tourelle !

(Les trois hommes font basculer le champignon retourné de la tourelle et dégagent le corps de Mercery.)

Munoz. — Tu peux bouger ?

Mercery. — Non, attends. Dans un instant, je vais essayer.

(Les trois hommes valides sortent de l'avion les corps de leurs camarades morts ou blessés et les étendent l'un à côté de l'autre.)

Pujol. — Y a pas de couvertures dans l'avion ?

Gardez. — Pas de zibeline non plus, figure-toi. Mais il fait pas plus froid que là-haut.

(Munoz, soutenant de la crosse de son revolver sa mâchoire cassée se dirige vers une cabane à trois cents mètres de là. Quand il en est tout près, il voit un paysan debout près de la porte.)

Munoz. — Hé !

(Le paysan regarde un instant cet homme sans nez et s'enfuit. Munoz hausse les épaules, continue à avancer, heurte un petit mur enfoui sous la neige et tombe. Il se relève péniblement et entre dans la cabane. A l'intérieur de la cabane, un cheval qui fume. Munoz le caresse de la main.)

Munoz. — Pour me donner chaud comme ça, toi, faut que tu sois un canasson de gauche. Ce que je peux avoir envie de me coucher, mon vieux.

(Il sort de l'étable, regarde autour de lui.)

Munoz. — Ohé ! Ohé !

(Il avise dans un coin une pelle, la prend et retourne vers l'avion en s'appuyant dessus.)

Munoz. — Mes paupières gonflent.

(Il arrive au petit mur sur lequel il est tombé et voit les traces de sang dans la neige foulée. Il le franchit avec précaution.)

Munoz. — C'est ici qu'on se casse la gueule.

(Devant les débris de l'avion, un gosse regarde avec ahurissement Pujol qui l'interroge.)

Pujol. — Qui c'est ici ? Franco ou les Républicains ? *(Silence du gosse.)* Qui c'est, dis ?... Tu veux des bonbons ? *(Il sort de sa poche des emballages de chewing-gum, les jette.)* J'en ai pus... Les républicains ou les fascistes ?

Le gosse. — Ici, il y a de tout. Des républicains et des fascistes.

Munoz, qui vient d'arriver et qui est penché sur le corps de Mercery, tournant le dos au gosse. — Le syndicat...

Pujol. — Quel est le syndicat le plus grand ici ? U.G.T. ? C.N.T. ? les catholiques ?

Le gosse. — U.G.T.

Pujol. — Ça gaze.

(Munoz se retourne. En le voyant de face, le gosse s'enfuit en hurlant.)

Pujol. — Nous sommes chez nous.

Munoz. — T'as vu comment qu'il s'est débiné, le môme ?

Pujol. — T'es cinglé.

Gardez. — V'là des gars qui s'amènent.

Munoz, à Pujol. — Fous ton chapeau en l'air.

Pujol. — Quel chapeau ?

(Il tâte sa tête, arrache le chapeau à plumes et le jette. Munoz avance vers les paysans en braquant sur eux sa mitraillette.)

Un paysan. — Hé là ! Attention !

Munoz. — Ça va, ça va.

(Les paysans approchent craintivement et découvrent les débris de l'avion et les blessés. Des femmes se signent. Un paysan lève le poing. L'un après l'autre, tous lèvent le poing.)

Munoz. — Un gars pour le médecin, deux pour préparer les civières tout de suite. Un pour le téléphone. Un pour... Continue, Pujol, parce que je vais tomber dans les pommes...

* * *

Les spectateurs attentifs auront remarqué de légères différences entre le texte publié ci-dessus et les dialogues entendus à l'écran. Elles ont été apportées en cours de réalisation par l'auteur lui-même.

Par contre, la firme qui est propriétaire du film, a opéré, pour des raisons commerciales, les modifications suivantes :

1° Adjonction de cartons explicatifs et de la présentation par Maurice Schumann;

2° Suppression de cent vingt mètres dans la descente de la montagne (épisode final) d'autant plus regrettable que la partition, composée spécialement par Darius Milhaud, avait été synchronisée avec le développement dramatique des images et se trouve maintenant en porte-à-faux.

La copie originale a été conservée et l'auteur se propose de la projeter en séance privée quand l'exploitation courante aura pris fin.